

L'impatience d'une mère

Marianne Ackerman

Number 40, 1986

La critique théâtrale dans tous ses états

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28718ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ackerman, M. (1986). L'impatience d'une mère. *Jeu*, (40), 147–149.

l'impatience d'une mère

Faire de la critique de théâtre au journal *The Gazette* est un métier dangereux. Après être demeurée en selle pendant quelques années, la collègue qui m'a précédée s'est enfuie à Paris. D'autres prédécesseurs se consacrent maintenant à l'élevage du bétail ou de leurs enfants, à la musique classique ou, simplement, discrètement, ont basculé dans la folie. Je ne connais pas tous les détails de leur agonie personnelle, mais parfois, rentrant à la maison après avoir fait la critique d'une première, terrassée par la montée d'adrénaline de ma course contre l'heure de tombée, je suis pourchassée par des images démentes d'élevage symphonique d'enfants à cornes, ou hantée jusque dans mon lit par le cauchemar de la recherche d'un appartement à Paris.

Mais d'ordinaire, le rythme effréné de la vie dans un quotidien ne laisse guère de temps pour songer à l'avenir. Normalement, mon attention est monopolisée par des exigences plus immédiates telles que la nécessité de calmer la gardienne, ou de calculer (en kilomètres) la distance qui sépare Montréal du Festival de Stratford. C'est pourquoi la présente occasion que j'ai d'écrire sur mon travail est si bienvenue — et c'est pourquoi la chose est si difficile : car la critique dans un quotidien ne favorise pas la pensée réflexive. Elle requiert plutôt un flot de réactions instantanées, vivantes, brèves et superficielles, écrites pour être oubliées le lendemain par tous sauf, peut-être, les quelques rares dont l'oeuvre sacrée est prise pour cible. (Aussi cruel que cela puisse paraître, j'essaie de ne pas penser aux individus en cause, sinon il deviendrait impossible d'écrire avec honnêteté; or, l'art mérite qu'on le traite avec honnêteté, même lorsque cela blesse.)

Une version antérieure du présent article est directement issue de ce mode de réponse instantanée; elle a été inspirée par le numéro 38 de *Jeu* et son dossier de cinquante-six pages sur le théâtre anglophone à Montréal, mis en forme par Michel Vaïs. Parmi les douze personnes de théâtre interviewées, sept ont inclus la *Gazette* dans les prétextes qu'elles avançaient pour expliquer l'état d'appauvrissement du théâtre anglophone montréalais. Ayant à mes côtés un dossier de quatre pouces d'épaisseur regorgeant de critiques, d'articles de fond et d'entrevues, et me rappelant la quantité d'énergie que j'avais consacrée à compiler ces coupures durant deux ans et demi, je me suis laissée gagner par la colère : «Le petit vase clos du théâtre anglophone ne veut pas de la critique. Il veut obtenir de la publicité. Souvent, les ego sont tellement plus grands que la compétence ou l'imagination; il y a si peu de professionnalisme sur scène, il y a tant de longues soirées de théâtre qui ne peuvent plaire qu'à une mère!»

Il y a déjà plusieurs semaines que j'ai couché sur papier cet accès de colère et j'ai maintenant un recul propice à la réflexion. Chaque fois qu'une presse libre parle d'art sans entraves, il en résulte nécessairement une certaine hostilité; tout ce qu'il vaut la peine de considérer, c'est s'il y a, ici, quelque chose de particulier dans la source de cette hostilité. Je

crois que c'est le cas.

Les Montréalais d'expression anglaise consomment la culture avec la même intensité — ou avec la même absence d'intensité — que les autres Canadiens, mais ici, une autre couche de sens vient s'ajouter aux événements locaux. La fermeture d'un théâtre, l'éreintement d'un spectacle, même le départ d'une personnalité de la radio pour Toronto semblent pleins d'une signification plus lourde. Les gens sont prompts à lier les mauvaises nouvelles au déclin général du statut et de la présence qu'ont connu ici les institutions anglophones au cours des vingt dernières années. En général, les Anglo-Montréalais ne sont pas hostiles à la majorité francophone ni à la prise de pouvoir qu'elle a opérée depuis le début des années soixante-dix; mais ils n'en éprouvent pas moins le sentiment d'une perte. Ils regrettent la fin d'une ère où ils disposaient de deux quotidiens, de trois théâtres, où il y avait beaucoup plus de sièges sociaux, et où planait la conviction inexprimée que les Québécois de langue anglaise, bien que constituant une minorité d'après les statistiques démographiques provinciales, s'identifiaient au premier chef à une majorité nationale dirigeante. On pouvait se plaire à vivre avec, en toile de fond, un environnement francophone pittoresque qui n'empiétait guère sur la vie quotidienne et, essentiellement, on pouvait se passer d'une culture locale. Quel luxe! Vivre dans une ville à laquelle s'appliquent vraiment les qualificatifs flatteurs des brochures touristiques: cosmopolite, dynamique, florissante, etc.

Dans le vide créé par la perte de cette position, le Montréal anglophone aspire à se prouver qu'il n'a pas été laissé pour compte, à obtenir une quelconque validation de tous les efforts qu'il a faits pour s'adapter au changement depuis quinze ans, à apercevoir la leur d'un avenir qui donnera un sens au passé. Tout artiste anglo-montréalais devrait avoir pour préoccupation fondamentale de répondre à cette aspiration collective.

Pendant les années soixante et au début des années soixante-dix, peu d'artistes québécois se sentaient libres de poursuivre une démarche strictement privée. La plupart étaient inévitablement entraînés dans l'effervescence sociale de l'époque (et étaient plus vivants, donc devenaient de meilleurs artistes). Je ne comprends pas pourquoi les artistes anglophones n'ont pas réagi de la même manière aux changements sociaux survenus dans leur propre milieu — et à plus forte raison les artistes qui ont recours au théâtre, avec son contact unique, direct avec le public. Comment peut-on penser, créer ou attendre le plein appui de la collectivité tout en faisant la sourde oreille aux obsessions, aux dépressions, aux angoisses qui marquent la ville où l'on habite, à l'époque où l'on vit? Lorsque j'assiste à un spectacle sous-tendu par une énergie moindre que le désir de dire quelque chose d'important à l'auditoire, je deviens très rapidement irritée par les failles dans l'exécution. Le théâtre pour le théâtre n'a que faire de la patience d'une mère, surtout dans une ville où le public attend, espère quelque chose de plus fort.

Personnellement, je ne me sens pas beaucoup d'affinités avec le Montréal anglophone. J'ai été élevée dans une famille nombreuse, catholique et rurale de l'Ontario; j'ai reçu mon éducation à Ottawa, à Toronto et à Paris, de sorte que les traumatismes de la minorité anglophone urbaine très *wasp*¹ de Montréal ne sont pas les miens. La seule raison (d'ordre intellectuel) pour laquelle j'ai quitté Toronto et me suis installée ici il y a six ans était mon désir de suivre la destinée du mouvement culturel québécois. Je croyais alors (et je le crois toujours) que ce qui se passe au Québec français a beaucoup plus à voir avec le cercle fermé de la grande famille tempétueuse, incestueuse, exaspérante et éternellement astreignante

1. Anglo-saxonne, de race blanche, protestante et fière de l'être. (N.d.t.)

(et, donc, est beaucoup plus proche de mes propres antécédents) qu'avec la vie déracinée, anxieuse, solitaire du Canada anglais. Pourtant, en cours de route, ma soif de réconciliation avec la dynamique familiale a dû être apaisée; aujourd'hui, je suis bien davantage intéressée par la scène culturelle de plus en plus vivante du Montréal anglophone.

Sous bien des rapports, le dilemme fondamental de la culture anglo-montréalaise reproduit en microcosme celui de la culture canadienne-anglaise. Les questions essentielles sont les mêmes: comment résister à la force d'attraction géographique (à l'attrait d'un centre plus important, plus florissant)? Comment faire le pont avec l'Histoire (se définir une place dans le temps, bâtir sur les traditions, se forger un avenir)?

Dans un pays étale, paisible, somnolent comme le Canada, les artistes sont trop facilement détournés de leur voie ou condamnés à grappiller dans des thèmes aussi pauvres que le «malaise du vingtième siècle», ou l'«ennui», ou le «Et si la bombe nous tombait dessus?», pour trouver des points de référence à leurs états d'âme privés. Il n'est guère étonnant que, souvent, le public ne soit pas très intéressé par leurs grappillages. (Il est tellement plus facile de parler avec urgence du vingtième siècle et de commander l'attention en Pologne, en Irlande ou en Afrique du Sud, où la crise publique déborde sur presque tous les dilemmes personnels.)

Il me semble que les artistes anglophones de Montréal vivent la quintessence de l'expérience canadienne-anglaise, mais qu'ils la vivent de façon plus aiguë grâce au contexte local unique — politique, social, émotif — dans lequel ils se trouvent et qui, s'ils y réfléchissent vraiment, ne peut que les aider à focaliser leur expérience personnelle et à se ménager une position plus solide dans la collectivité. Critique de théâtre anglophone à Montréal, je suis souvent perplexé devant la ténuité du lien de ce théâtre avec son époque et son lieu.

marianne ackerman*
traduit par **jean-luc denis**



Pour un théâtre lié solidement à son époque et à son milieu: Marianne Ackerman. Photo: John Goddard.

* Née à Belleville (Ontario) en 1952, Marianne Ackerman a obtenu un baccalauréat en sciences politiques à l'Université de Carleton et une maîtrise en art dramatique à l'Université de Toronto, en plus d'avoir suivi des cours de civilisation française à la Sorbonne. Journaliste au *Whig-Standard* (Kingston) et au *Ottawa Journal*, elle a collaboré au *Saturday Night*, au *Macleans*, au *Weekend*, etc. À Montréal depuis 1980, elle est critique de théâtre au journal *The Gazette* (tirage de 210 000 exemplaires). En 1985, elle fut la récipiendaire du Nathan Cohen Award, décerné pour le meilleur article sur le théâtre à travers le Canada. N.d.l.r.